

Vijay **SINGH**

# Jaya Ganga

Le Gange et son double

Traduit de l'anglais (Inde)  
par **Alain Porte**



JAYA GANGA  
LE GANGE ET SON DOUBLE



**Vijay Singh**

# **Jaya Ganga**

*Traduit de l'anglais (Inde) par Alain Porte*

**GINKGO** éditeur

Extrait de la publication

## Du même auteur

### Livres

*La Nuit poignardée, les Sikhs* (Flammarion, 1987)

*Jaya Ganga* (Penguin, Londres, New Delhi, 1989)

*Tourbillon d'ombres* (Ramsay, 1992)

*La Déesse qui devient fleuve*  
(Gallimard jeunesse, 1993).

*Ballerina*, co-auteur, *Escapes d'auteurs*  
(Editions du Palais , 2000)

*A la recherche du péché sacré*, nouvelle, co-auteur, dans  
la collection *Une première fois, les Nouvelles du cinéma*,  
(Editions du Seuil, Le Thé des Écrivains, 2004)

### Cinéma

Scénarii :

*Jaya Ganga*, 1995

*One Dollar Curry*, 2003

*Bhopali*, 2004

*à ma mère  
à mon père,  
aujourd'hui deux vagues dans le Gange,  
et pour cet instant  
où je les vois flotter vers l'infini.*

© Ginkgo Éditeur, janvier 2005  
47, Villa des Princes 92100 Boulogne  
[ginkgoediteur@noos.fr](mailto:ginkgoediteur@noos.fr)



## Jaya

Il y a un petit dessin sur la porte de mon studio. C'est un dessin au fusain. Simple. Fragile. Il vit, il ne pourra jamais mourir. Une femme a passé toute une nuit à le faire. Au matin, elle m'a tendu ce vivant reproche. L'image d'une jeune femme franchissant le seuil d'une maison. Elle m'avait aimé. Je ne l'avais pas aimée. Souvent ce sont les femmes qu'on aime le moins qui jettent sur votre vie le regard le plus définitif. Franchissant le seuil, disait-elle, car les femmes passeront toujours les portes de ta vie. Elle avait tout résumé en une simple petite phrase vraie dont seuls les enfants ont le secret.

C'était une nuit d'automne. Les premiers rayons du froid entraient de biais par la fenêtre, comme des doigts de lumière translucides. La lampe à pétrole rouillée brûlait, sa flamme pourpre aussi solitaire que le dessin sur le panneau écaillé de la porte. Je ne trouvais pas le repos, j'étais agité, possédé par une insomnie sacrée. J'avais erré dans la vie. J'avais trop aimé, trop, sans sagesse. J'avais un hommage à rendre aux dieux...

Je quitte mon studio pour me fondre dans la nuit solitaire. Le léger virage de la rue Hallé évoque le brusque infléchissement d'un destin tout personnel. Une deux-chevaux pousse des cris d'orfraie, stoppe, vire et file pleins gaz comme pour me dire que je suis ivre. L'alcool ne fait que révéler que nous sommes des monades sur la roue du temps.

L'avenue René-Coty est la seule route qui mène à l'Absolu. Conduisant au parc Montsouris, elle annonce le terme silencieux d'une vie et les commencements

d'une autre. Étrange parcours mental, cette route voit chaque saison déposer son dernier paraphe. L'automne mélange devant moi le brun sombre, s'ouvre largement sur le secret d'une nuit d'adieu. L'automne a disposé un tapis de feuilles inquiètes pour les ultimes funérailles d'un somnambule.

Parc Montsouris. *Accès interdit à partir de vingt heures.* Le maire de Paris m'imposait ses normes de sécurité publique. Je sautai par-dessus les grilles pour atterrir dans la nuit noire du parc Montsouris, les esprits d'une nécropole ancienne en rendaient l'obscurité transparente. Au pied de l'observatoire marocain, il y a un parterre qui possède toutes les variétés de fleurs au monde. Je n'avais nulle raison d'aimer les fleurs, mais j'avais un hommage à rendre aux dieux, et mon hommage relevait d'une foi qui était moins solennelle que celle d'une religion.

J'ai cueilli quatre chrysanthèmes, cinq roses, cinq œillets, et onze jasmins. En tout vingt-cinq fleurs, et Jaya avait vingt-cinq ans. Pour les réunir en bouquet, j'ai cueilli un collier de *Raat Ki Rani*, de reines de la nuit, la fleur qui résume le mieux l'entier destin de la plus indéfinissable des nuits. Toutes, je les ai attachées avec un cordon rouge consacré, le cordon qui servit à ma mère pour célébrer l'agonie de ma naissance sur cette planète aux énigmes sans nombre.

L'eau était sombre. Elle coulait silencieusement. Elle avait le souffle régulier d'une femme après les rafales de l'amour. Elle semblait chaude, apaisante. J'allumai un encens, et la pâte noire dégagea une lourde fumée blanche qui se mit à flotter sur les eaux sombres. L'air embaumait la cérémonie. Le vent jouait de la flûte. Dans le calme suraigu d'une nuit parisienne, je brisai une noix de coco sur un caillou pour que son esprit puisse échapper à la vanité dissolvante du

monde. Noix de coco et guirlande, vermillon et khôl, bracelets et nattes, tout ce qui était son éros et sa promesse d'amour, j'ai tout lancé sur la Seine avec la foi absolue que tous les fleuves conduisaient à Ganga...

Jaya était partie depuis douze heures. Juste avant son départ, j'avais mis du *sindhoor*, un trait de vermillon, dans le sillon qui partage sa chevelure. Achevant un acte hérétique selon l'orthodoxie hindoue, s'offrant par jeu un autre mariage, prenant l'objet pour le sujet, elle avait orné ma tête d'une mince ligne de couleur sacrée. Le rite était accompli. Sindhoor signifie union et l'union est le germe de la désunion. Sindhoor est tragédie, car la tragédie n'est rien d'autre que la première union.

On s'était quittés à l'instant même où l'on se désirait le plus. On s'était rencontrés et séparés comme les enfants innocents du principe nommé « hasard objectif », le seul auquel nous ayons jamais offert nos hommages païens. Deux désirs réunis par une causalité externe, deux désirs séparés par une causalité externe, c'était là le seul moment où nous puissions désirer l'histoire, autant que l'histoire pouvait nous désirer, nous. Nous restions pour toujours les enfants de l'histoire et l'histoire était le pleur mystérieux de notre enfant, l'Ami Pierrot...

Jaya partie, je pris l'autobus pour la porte Maillot.

Le soleil, boule de brume orange, se levait à travers les boucles d'une Algérienne assise tout à côté. Ses rayons éclairaient l'univers entier, et pourtant rien n'existait dans mon empire, somptueux mais rigoureusement vide. Loin en moi, je vis Jaya, elle portait un châle pashmina d'un gris subtil, fondu dans les coloris du soleil se levant sur Ganga. Je sentis le parfum de son souffle monter lentement vers la nuit. Je vis ses pieds danser sur les vagues de Ganga. J'ai touché sa jambe et Ganga a souri.

L'absence ne veut pas dire chagrin. Plaisir et tristesse sont des sentiments trop terrestres pour supporter le poids d'états d'âme transcendants. Une absence absolue a le pouvoir de contenir brièvement mais entièrement une absolue présence. L'absence éclaire le monde intérieur comme une toute petite luciole éclaire la nuit noire. Jaya était cette luciole, lueur mourante devant les yeux d'un prisonnier, coupable d'amour.

L'absence met à nu la liberté, une effrayante liberté. L'absence m'emprisonne dans une geôle sans barreaux. C'est elle qui m'accorde le précieux privilège de réinterpréter ce monde d'habitudes et de valeurs sérieuses, et, de ses mêmes doigts de magicienne, c'est elle qui me dote d'une précieuse cécité qui me préserve de tout ce que je réinvente. Elle me donne un royaume sans les yeux pour en voir la reine. Grâce à elle, mon univers vient de renaître, mais cet univers est aussi une création qui récusé l'être même de son propre créateur. Elle est illusion, elle est non-histoire. Elle est et elle n'est pas. Rien ne compte car rien n'existe. Tout au fond de l'espace, Ganga coulera toujours, et sur elle ma barque solitaire, avec pour destination les cieux, égrènera toujours « Qui suis-je ? Qui est-elle ? Pourquoi est-elle ici sans être ici ? Pourquoi est-elle là sans être là ? Où est le pont des Soupçons de nos communs désirs ? ». Si seulement je pouvais couler comme Ganga dans l'immensité des mers infinies... Sur le chemin du retour, complètement épuisé par les remous de ma conscience, j'entrai dans un petit jardin près de l'avenue du Maine. Je m'étendis de tout mon long sur la pelouse. Deux jeunes enfants, d'environ sept ou huit ans, étaient assis bras dessus, bras dessous sur un banc vert, patiné par les intempéries. La petite fille avait un poster dans sa main. Des images d'acteurs et d'actrices dans les habits de leurs rôles. En haut, on pouvait lire :

« Devinez qui est qui. » La petite fille, Armelle, dit d'un ton mutin : « Quand je serai grande, je sortirai avec lui. » Le jeune garçon, Jean, répliqua en écho : « Et moi, je sortirai avec elle. » Ainsi, ils poursuivaient leur jeu, prenant rendez-vous avec tel acteur ou tel actrice sur le libre échiquier de leurs désirs sans frein. Soudain la petite fille s'écria victorieusement : « Et moi, je sortirai avec lui. » Hélas ! Le garçon fut frappé de tristesse car il n'y avait plus sur le poster de femme avec qui prendre date. Il tourna brusquement le dos pour se cacher derrière un rameau de saule pleureur. La mère arriva : « Allons. Il se fait tard, les enfants. » Ébahi, regardant le soleil, Jean demanda : « Maman, pourquoi le soleil se couche... ? »

Je regagnai ma maison, tournant doucement la clé pour ouvrir un temple ou un cimetière, je ne savais quoi. En allant prendre un paquet de cigarettes, je trouvai une enveloppe dont la présence m'avait complètement échappé auparavant. Jaya disait : « Après quatorze jours passés avec toi, la vie m'a presque tout donné. J'aurais accompli mon *karma* si dans ma prochaine incarnation nous pouvions passer trois jours ensemble sur les rives de Ganga, à Bénarès. Adieu, je te souhaite d'être follement aimé. Ta folle Jaya-bangaru. »

Je sortis de mon studio et m'assis sur les marches de l'escalier. Un puissant courant d'air, appelé par les portes ouvertes de ma maison, s'engouffrait en sifflant dans la spirale énigmatique de la cage d'escalier. Je jetai un regard quelque cinquante marches plus bas, les flots furieux de Ganga fouettaient les rivages déchiquetés de l'histoire. Les puissantes rafales d'un vent de mousson incommodaient les baigneuses. Des rires nerveux ou étouffés les secouaient tandis qu'elles s'efforçaient de conserver autour de leur corps leurs vêtements de cotonnade colorée. Au cœur de Ganga menaçante,

les pêcheurs, leurs filets suspendus à des perches de bois, tanguaient sans fin, dans l'attente d'une existence matérielle dure à gagner dans les bazars aléatoires de la modernité. Et pile au-dessous de moi, sur le *Ram Ghat* à Bénarès, les flammes palpitantes d'une jeune morte, habillée de rouge comme elle le fut lors de son mariage, étaient entourées par la psalmodie immaculée du « *Ramanam Satyabhai, Ramanam Satyabhai* ». Le son de l'hymne funèbre jaillit aussi haut que celui des obsèques de Che Guevara. Une petite fille lança sur Ganga une lampe à huile comme pour signifier sa gratitude d'avoir rencontré la mort à l'âge tendre de sept ans. Au milieu de toutes ces images, de ces gestes et de ces émotions terrestres, Ganga, indifférente et omniprésente, coulait sans fin, interminable feuille de velours noir offerte au destin du Nord de l'Inde.

Ainsi Jaya était devenue Ganga, et Ganga, Jaya. Devant moi, Ganga me tendait ses bras grands ouverts pour m'êtreindre comme une femme. Je m'y lançai comme je m'étais lancé dans ceux de Jaya. Jaya, alors, était devenue ce lent pèlerinage apaisant le long du fleuve qui relie les glaciers à la baie du Bengale où les eaux s'évaporent en mirages. Jaya, pour moi, s'était déjà réincarnée sous la forme de ce fleuve immense et millénaire dont les berges avaient vu naître *Veda, Purâna, Mahâbhârata* et *Râmâyana*. Aux premières heures du jour, Jaya était déjà devenue cette immense civilisation-fleuve dont les seins charriaient les empreintes indélébiles de chaque pèlerinage de l'histoire indienne. Des Aryens aux Maurya, des Kushan aux Gupta, des hommes de l'Asie Centrale aux Perses, des Moghols aux Anglais, des Hollandais aux Français. Et au XX<sup>e</sup> siècle, c'était Jaya en qui se fondaient les rivages de l'Histoire qui mêlait les natures contradictoires du

sentiment religieux et de l'hérésie, de la foi et de l'avidité matérielle, de la dévotion et du crime, perturbant l'inspiration des chanteurs-nomades et le mercantilisme facile du cinéma moderne. Comme j'avais accepté Jaya avec toutes ses faiblesses à ciel ouvert, j'acceptais Ganga, sa réincarnation, avec toutes ses vérités philosophiques et les sordides bazars de ses femmes. Car, au-delà de tout, Jaya était le cours intemporel de Ganga, l'artère au cou gracile d'un cygne où battait le souffle pourpre de toute l'humanité...

« Attention, jolie vague, il y a un essaim de photons sous ta robe. » J'ai soulevé le bord de sa robe et j'ai découvert Ganga l'hymne védique, Ganga *ajñana-timira-bhānu*, la lumière dans les ténèbres de l'ignorance, Ganga le lyrisme de Kabir, Meera et Surdas, Ganga l'anti-symphonie des bauls et des majhis du Bengale, Ganga la déesse et Ganga la prostituée.

Et par un dimanche matin d'automne à la pâleur mortelle, je fis mes bagages et partis pour Ganga...





## Gangotri

À plusieurs semaines du souvenir vermillon de cette jeune femme automnale et humide, j'étais déjà plongé au cœur des Himalayas. La Bhagirathi, la véritable ancêtre de Ganga, n'est plus sereine et paisible à Bhaironghati. Elle est affûtée, aguicheuse, cinglante. Une coquette. Sa séduction vous fait succomber à chaque éclair de ses hanches. Elle est perpétuellement dans une course folle, jamais vous ne pouvez capter son regard. Elle est la réincarnation de Jaya, car elle est au-delà des désirs, comme des flammes...

Devant moi, il y a un bassin d'eau turquoise. Il ressemble à un cristal géant, tout à la fois rugueux et lisse, qui dans une époque révolue avait roulé au bas des montagnes, échappé des coffres d'un roi mythique. À cinquante mètres en amont, la Bhagirathi, dont le flot turbulent passe par une gorge finement sculptée, coule imperceptiblement sous les assises supérieures du bassin. À gauche, la Jharhganga, l'une des nombreuses Ganga de la région, se jette dans la Bhagirathi mère, en sachant parfaitement bien que c'est ici qu'elle confie son ultime identité à la souveraine puissance de la Bhagirathi.

Cent mètres plus haut, deux poteaux noirs ancrés dans les rochers sur les berges de la rivière évoquent le trait le plus mémorable de l'autobiographie de Ganga. C'est au moyen de longs cordages de jute, suspendus au sommet de ces poteaux, que les anciens pèlerins pouvaient se lancer sur la route périlleuse qui conduit à la mystérieuse naissance de la rivière sacrée. Le pont de cordes est un simple vestige, négligé et ignoré, dans la mémoire de ceux qui, un simple lainage sur le dos et

une ombrelle de bambou à la main, ont glissé des cordages pour trouver leur *moksha*, leur libération, dans les flots rageurs de la Bhagirathi. Le pont de cordes signale que *Gangotri Yatra*, le pèlerinage à la source du fleuve, était un acte de pénitence que seuls pouvaient entreprendre ceux qui avaient déjà renoncé à la contingence terrestre de physiquement exister sur une planète de duplicité, d'intrigue et de sempiternelle duperie. Petit sujet d'étonnement, dans ces conditions, qu'à une époque qui ne pouvait plus lancer des ponts par-dessus les fleuves du besoin matériel, la presque totalité des pèlerins ait rebroussé chemin devant la perspective effrayante d'emprunter des sentiers de cordage. Les téméraires, eux, mettaient leur vie en jeu au nom d'une foi insensée et d'un credo aventureux. Quant à ceux qui étaient encore prisonniers des cinq vices que proscriit l'hindouisme, ils se contentaient d'une rapide trempette à Bhaironghati et regagnaient la chaleur douillette de leur chez-soi. À défaut d'une moksha complète, au moins une demi-moksha, car il y avait d'autres chats à fouetter...

Depuis, les temps ont changé. Pour le pèlerin, le dernier tournant majeur de l'histoire fut la guerre sino-indienne, en 1962. Sur le visage de l'humiliante défaite subie devant ceux qu'on appelait les « Fourmis chinoises », l'Inde fit graver avec grandiloquence : « Les Chinois ont réveillé un Tigre assoupi. » Le Tigre du Bengale se réveilla en plein cauchemar. Loin d'avoir des armements sophistiqués, le Tigre ne possédait même pas assez de routes et de véhicules pour gagner les frontières où, de toute évidence, on se battait entre « Fourmis rouges » et partisans nehruïtes de *panchsheel*, du non-alignement. Le Tigre, alors, décida de laisser à son renoncement l'esprit de renoncement, à sa pauvreté l'esprit de pauvreté, et il

s'apprêta promptement à consolider les défenses de l'Inde par l'acquisition d'armements et l'aménagement intense de la haute montagne. C'est ainsi que le pèlerin à Gangotri fut l'un des bénéficiaires indirects du jeu bien plus vaste de la géopolitique internationale. Bien peu d'années auparavant encore, le pèlerin devait marcher au moins cent cinquante kilomètres, par un lacs compliqué de pistes et dans des conditions climatiques fantasmagoriques. Maintenant, grâce aux bienfaits douteux de la guerre moderne, le voilà transporté à simplement vingt-huit kilomètres de la source sacrée de la Bhagirathi.

Je poussai jusqu'au sommet du fossé, mon lourd bagage à l'épaule. Deux jeunes hommes de la région étaient assis là à bavarder en tirant sur leur bidi. L'intonation caractéristique de leur voix, l'accent montagnard, me parvenait à travers un nuage de fumée qui brouillait leurs visages. À côté d'eux, il y avait un panneau d'information jaune, de bonne taille. « lanka. Construction d'un pont par le département des Travaux Publics. Hauteur au-dessus de Jharganga, 103 mètres, altitude au-dessus du niveau de la mer, 2 409 mètres. » Sur le côté gauche du panneau, il y avait un portrait électoral de Rajiv Gandhi, les hommes politiques peuvent entreprendre les pèlerinages les plus ardues dans les contrées les plus reculées pour glaner une poignée de suffrages...

J'interrogeai les deux Paharis :

– Quel est le chemin pour Gangotri ?

– Inutile d'y aller. Le temple est fermé. Il ouvrira en été. C'est le pays des chouettes maléfiques.

Ils me dévisageaient curieusement. Ils pensaient que j'étais cinglé.

– Puis-je avoir un verre d'eau ?

– Nous n'avons pas de verre par ici.

Ils étaient presque hostiles.

– Mais puis-je avoir de l'eau, quand même ?

– Vous n'avez qu'à descendre à la rivière.

La pensée d'avoir à gagner la rivière en dévalant quatre cents mètres d'une pente abrupte suffit à étancher ma soif. Je ramassai mon sac et me risquai avec précaution sur les poutrelles d'acier du pont encore inachevé. Deux pistes glissantes conduisaient à la montagne. Comme j'avais une hésitation, l'un des deux paharis que j'avais laissés derrière moi me cria : « À droite pour Gangotri. » L'autre ajouta sarcastiquement : « Et suivez bien les uléments des chouettes, ils vous conduiront au temple... »

J'avais quitté Paris dans un tourbillon effréné. Fiévreux d'amour, attaché à découvrir la source de Jaya, tout en sondant les propres origines de mon âme, je n'avais eu que le temps de fourrer toutes sortes de nippes dans un sac que j'avais acheté un jour au marché aux Puces. Les roulettes sous le sac m'avaient été fort utiles en plusieurs occasions, mais ici, à trois mille mètres d'altitude au-dessus de la mer, face à des côtes abruptes et à des sentiers glissants, mon sac Diplomate et ses roulettes étaient à peine moins qu'une roue de moulin pendue à mon cou. J'ouvris mon sac pour voir s'il n'y avait rien de superflu que je puisse offrir à la vaste solitude des Himalayas. Plus j'explorais mon sac, plus je découvrais ce que j'avais oublié d'emporter.

J'atteignis le sommet, hors d'haleine et découragé. Soudain, j'entendis un bruissement dans les fourrés. L'épuisement physique me faisait percevoir les arbres comme estompés, flous. Un tout petit homme courbé, portant des pantalons flottants, déchirés, avec aux pieds une paire de chaussures militaires à la semelle si

